

RECENSIONS

CHARNAY Jean Paul: *Sociologie religieuse de l'Islam*, Paris, Hachette, 1994, 618 p.

Cet ouvrage, paru en 1978 chez Sindbad, a été présenté dans *IBLA* n°143, 1979/1, p. 162-165 par André Demeerseman. Il relate l'état actuel des sociétés musulmanes, à partir des méthodes de sociologie générale et de sociologie religieuse en particulier. Il émane d'une expérience personnelle. En effet, son auteur a vécu plus de vingt ans au Maghreb où il a entamé des études de droit français et musulman. Après vingt cinq ans de visites universitaires et de rencontres de terrain à travers le continent musulman, il se tourne vers l'histoire et la sociologie. Directeur de recherche au CNRS, il crée en Sorbonne le Centre d'études et de Recherches sur les stratégies et les conflits et préside actuellement le Centre de philosophie de la stratégie. L'auteur nous propose aujourd'hui une nouvelle version augmentée de son livre, mis à jour à la lumière des événements qui, depuis, n'ont cessé de secouer les sociétés arabo-musulmanes.

L'ouvrage commence par deux avertissements: celui de l'édition de 1978 et celui de la nouvelle édition. L'A. situe dans le premier l'objet de cette étude et souligne dans le second les nouveaux départs pris et les conversations renouvelées à travers l'ensemble du monde musulman, il les classe en quatre orientations: " Les visites des zones où l'islam est culturellement et sociologiquement très imbriqué en d'autres civilisations où il est parfois minoritaire.- les interrogations sur ce phénomène.- la participation aux colloques.- et enfin la présence critique aux dialogues islamo-chrétiens." (p.8-9). Dans l'introduction (p.11-80), il explique les préalables épistémologiques, l'effort réformiste, le nouvel islamisme et ce dans l'optique d'aboutir à l'analyse de la situation actuelle.

L'auteur divise le reste de son ouvrage en quatre parties équilibrées quantitativement, dont chacune se termine par une conclusion transitoire. La première (p. 81-198) est une esquisse des grands axes de la conception religieuse musulmane. Elle compte deux chapitres. Le premier (p. 84-140) traite des structures de la conception religieuse musulmane à savoir : logocratie complète, efflorescences socio-idéologiques, les voies orientatrices, l'orthodoxie compensatrice, les doutes maîtrisés, la régénération verticale, le prophétisme pédagogique et la servitude volontaire. Quant au deuxième chapitre (p.141-187), il s'ouvre sur les relations de la conception religieuse musulmane. L'auteur en distingue plusieurs: relation à Dieu: la raison, relation à l'histoire: la causalité, relation à la vie: l'impureté, relation au mal: le péché, relation au groupe: la secte et relation à l'autre: l'infidèle.

Dans la deuxième partie (p.199-314) l'auteur confronte phénoménologiquement les axes de la conception religieuse de l'Islam aux comportements concrets. Le premier chapitre (p.202-237) est consacré à l'observance personnelle. L'auteur y traite le rite, la double finalité de l'observance, l'observance masculine et la religiosité féminine, l'observance et l'environnement urbanotechnique, les distorsions actuelles entre observance et religiosité et enfin la croyance individuelle et l'observance majoritaire. Le deuxième chapitre (p. 238-310) aborde le phénomène de la cohésion sociale. L'auteur y évoque les dimensions de la fête religieuse, l'épreuve de l'Au-Delà, la reconquête sociale de la mort, la pragmatique religieuse du pouvoir,

les contrôles éthiques et célébrations politiques, les regroupements confessionnels et la conversion au militantisme.

La troisième partie (p.315-428) s'intéresse à la typologie de la conception religieuse musulmane. Elle se divise en deux chapitres. Le premier (p. 318-351) est une analyse des attitudes psycho-sociologiques. Il porte sur le dépassement des clivages idéologiques, l'amour et la désacralisation, les jeunes et la religion du père, la répartition des attitudes existentielles et la stratification sociale et comportements socio-stratégiques. Le deuxième (p. 352-420) est une analyse des catégories conceptuelles. L'auteur y étudie les périodes et les fonctions de l'Islam contemporain, le religionisme et le nationalisme, l'ordre juridique et la construction étatique, l'aménagement des causalités collectives, la récurrence des causalités traditionnelles, les formulations philosophiques et les réinstitutions normatives.

La quatrième partie (p. 429-525) fait place à la méthodologie de la conception religieuse musulmane. Elle comporte aussi deux chapitres. Au premier (p.425-472), l'auteur aborde les principes et les techniques. Dans cette optique, il évoque les délimitations de la sphère religieuse, l'observation clinique des appartenances, la mesure des déstabilisations confessionnelles, la mathématisation des données religieuses. Le deuxième (p. 473-521) est consacré aux domaines et optiques: compréhensions humaines, sacralités diffuses, correspondances sémiotiques, différenciations géoconceptuelles et corrélations politico-économiques.

Comme il le reconnaît lui-même (p. 529) " cette étude est un ensemble d'interrogations". A l'exemple de la notion de "foi" constamment ouverte, comme par essence, et des convictions " qui se retirent alors même que s'accroît l'éclairage sociologique ", ce livre se veut une œuvre ouverte: elle pose autant de problèmes qu'elle en résout. De plus, il est une référence d'une utilité considérable. Sa lisibilité et son maniement en tant qu'instrument de travail réservé aux initiés sont extrêmement facilités par les annexes (p.535-614) qui comportent une foule de notes (p. 537-575) détaillées, une bibliographie (p.577-606) exhaustive et commentée, et enfin un glossaire (p. 607-614) des principales notions arabes citées dans le texte.

Laroussi MIZOURI

CUYPERS Jan-B. : *Touareg, Tervuren (Belgique), Musée Royal de l'Afrique centrale, Annales Sciences Humaines, 1994, vol. 141, 311 p.*

Ce magnifique ouvrage est bien plus qu'un "album de photographies" ou un "catalogue d'exposition", quoi qu'en dise le sous-titre. Il est un hommage au peuple Touareg et à sa culture à un moment où "le mode de vie traditionnel de nomade des Touareg est fortement menacé dans son existence, et vraisemblablement n'existera plus dans sa forme ancestrale d'ici quelques années" (Préface, p. 10). Au-delà des "clichés extrêmes" il veut démontrer la richesse de la culture touareg et "apporter une vue d'ensemble aussi complète et aussi exacte que possible de ce qui est connu de cette culture et de ce peuple, de leur milieu de vie et de leur production matérielle" (ibid.). Cette description couvre un peu plus de la moitié de l'ouvrage (p. 15-291) en des pages très largement illustrées ou entrecoupées de photos, la plupart en couleurs, de paysages, de personnes ou de scènes de la vie touareg. Les collections du Musée Royal de Tervuren, enrichies d'emprunts à des collections privées, donne-

ront un support iconographique remarquable à cette démonstration, (p. 173-291). Une abondante bibliographie (p.293-308) propose aux chercheurs les sources d'une abondante documentation, datant pour la plupart de ces trente dernières années.

Nous rencontrons au fil des pages "le pays et son climat" (p.15-42), puis ses habitants avec leurs "caractéristiques physiques" et sociales, leur mode de vie à l'intérieur de chaque groupe et dans leurs relations entre les groupes, leurs modes de subsistance et leurs croyances (p.43-122). Mais le passé et la tradition ne font pas oublier le présent et l'avenir qui se présentent de façon plutôt sombre, la colonisation d'abord, puis les divisions politiques au moment des indépendances, les conditions climatiques elles-mêmes, ayant concouru les unes comme les autres à bouleverser profondément un équilibre de vie déjà de soi très précaire (p. 114-115).

La troisième partie qui rend plus directement compte de l'exposition, occasion de la rédaction de ce volume, décrit "l'artisanat ou la production d'objets" (p.123-172). Le texte, descriptif ou explicatif, est entrecoupé de belles photos, le plus souvent de personnages, parfois en pleine page. Il décrit la fabrication des objets répertoriés : travail du cuir, fabrication des armes ou bijoux, des vêtements ou objets utilitaires. Puis vient le catalogue proprement dit de l'exposition (p.173-291). Si tous les objets mentionnés ne sont pas reproduits, les nombreuses et très précises photos donnent aisément une idée du travail fourni et parfois même de la finesse d'exécution.

Toute la culture d'un peuple est ainsi décrite. Mais il s'agit malheureusement d'une culture "en voie de disparition". "Présents dans le Sahara central dès le début de notre ère" les Touareg et leur style de vie nomade ne peuvent plus faire front à la fois aux dures conditions climatiques - qu'ils avaient cependant réussi à maîtriser - et aux chocs de la civilisation moderne qui, partout, supporte mal la nomadisation, surtout lorsqu'elle se fait sans tenir compte des frontières politiques. Ces dernières ont été établies en dehors de toute considération ethnographique; les Touareg, dans leurs différentes composantes, se trouvent désormais confrontés à cinq autorités politiques différentes "au détriment de leur libre circulation" (p.114). Ils ne sont pas, hélas, les seuls à être ainsi privés d'un territoire propre sur lequel ils soient libres de vivre leur vie de toujours, répartis qu'ils sont entre plusieurs pays voisins et souvent antagonistes.

Charles MAYAUD

Démocraties sans démocrates, Politique d'ouverture dans le monde arabe et islémique, Ouvrage collectif sous la direction de Ghassan Salamé. Paris, Fayard, 1994, 452 p.

Ce livre est l'édition française d'un ouvrage édité en 1993 par la Fondation ENI Enrico Mattei; il s'inscrivait dans le cadre du programme "Energie et Environnement" dans l'aire méditerranéenne de la dite Fondation. Le sous-titre vient corriger l'aspect abrupt du titre, tiré du chapitre 2, le point d'interrogation en moins.

"Le Moyen Orient Arabe (et principalement musulman) serait-il une exception dans sa résistance à la libéralisation politique, au respect des droits de l'Homme, et à la pratique de la démocratie formelle qui se développent de par le monde?"(p.95). C'est la question posée clairement par John Waterbury et qui est

sous-jacente à tout ce volume composé de treize contributions, généralement fort intéressantes et complémentaires. Il embrasse le Moyen Orient, non sans se référer à l'expérience maghrébine, mais il montre bien que ces dizaines de millions d'hommes ne suivent pas un parcours similaire. Les choix sont différents et seront différents en matière de démocratie représentative. C'est donc davantage un ouvrage de questions que d'affirmations, comme le soutient Ghassan SALAME (directeur de recherche au CNRS et professeur à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris) dans l'introduction. Toute la première partie porte d'ailleurs ce titre de "Questions". Celles-ci se réfèrent aussi bien au Monde Arabe dans sa diversité, et en particulier à l'Islam et à l'Islamisme, qu'à la démocratie elle-même, ses ambiguïtés, la variété de ses formes, et finalement le "vague" de cette notion, si bien souligné par Jean LECA, professeur à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris (Ch.I^o, p.35-93) et, plus loin, par Roger Owen. Ce dernier affirme que "le postulat selon lequel le capitalisme engendre une bourgeoisie qui, à son tour, suscite le libéralisme, et en définitive la démocratie"(p.255) est simpliste.

Beaucoup de caractéristiques du Moyen Orient constituent un environnement inhospitalier à la démocratie, pense John WATERBURY, professeur d'études politiques à l'Université Princeton (Ch.2, p.95-128): quantité incroyable de conflits armés, souvent au nom d'une "mission sacrée", alliances de profit fréquentes entre l'Etat, la bourgeoisie et même la classe moyenne, et d'autres caractéristiques sur lesquelles les débats sont nombreux. On s'interroge par exemple sur le rôle de l'Islam dans la culture dominante de la région: l'Islamisme est-il la vague qui porte l'avenir autoritaire proche, ou la dernière position héroïque contre les forces déchaînées du libéralisme, de l'économie de marché et de la politique pragmatique (p.125)?

Les pratiques plus ou moins démocratiques des différents pays sont étudiées. La carence démocratique de quelques grands pays a souvent été liée, dit Ghassan Salamé dans le chapitre 3 (p.129-162), à leur prétention de jouer un rôle régional dépassant les frontières de l'Etat: une "mission historique", "la libération de la Palestine", "la réalisation de l'Unité Arabe"...etc. Les "petits", ne pouvant prétendre à de telles "missions", se voient souvent forcés à partager le pouvoir, donc à entrer dans les valeurs démocratiques. On lira avec grand intérêt les études de Ghassan Salamé sur le Liban ou le Koweït. Il se peut, dit l'auteur, que les "petits" finissent par démontrer à leurs voisins plus puissants que la démocratisation libérale est un instrument utile pour éviter les guerres civiles.

L'explosion démographique ne pourrait qu'entraver la recherche de la démocratie. Mais, dit Philippe FARGUES, directeur du CEDEJ au Caire (ch. IV, p. 163-197), "les structures présentes des populations arabes portent en elles la fin de l'explosion démographique, et la décélération s'annonce plus aiguë qu'on ne l'admet communément". Instruction des jeunes générations, rôle montant des femmes, d'ailleurs mis en cause par l'Islamisme, jouent dans le même sens. Des données statistiques et sociologiques fort intéressantes forment la base de cette étude.

Giacomo LUCIANI, directeur adjoint à l'ENI (ch. V, p. 199-231), lui, s'intéresse particulièrement au "rôle de la rente pétrolière, en tant que facteur contribuant à perpétuer un gouvernement autoritaire, et à la crise fiscale de l'Etat, en tant que facteur favorisant une plus forte demande de démocratie" (p. 200). Dans des études

forcément un peu rapides, il émet l'idée que les difficultés de l'Algérie et de l'Egypte seraient liées au fait que l'une et l'autre ont trop dépensé de leur rente pétrolière.

Aziz AL AZMEH, professeur d'études musulmanes à l'Université d'Exeter (ch. VI, p. 233-252) montre comment la démocratie est partout dans le discours arabe, vrai "talisman" (p. 235) capable de résoudre tous les problèmes: inflation du discours qui "a tendance à se faire technocratique et légaliste" (p. 238). Beaucoup de commentaires se montrent d'ailleurs prudents, voire sceptiques: la "foule" ne réclame pas une démocratie qui assujettit, mais aspire à obéir à un pouvoir qui libère.

La II^e partie de l'ouvrage regroupe six contributions sous le titre général d'"Expériences", même si ces dernières ne manquent pas à travers les "Questions" de la I^e partie. Roger OWEN, professeur d'histoire du Moyen-Orient à l'Université Harvard (ch. VII, p. 255-275) étudie le cas de l'Egypte, avec en matière de pluralisme les approches assez contrastées de Sadate et de Moubarak, ce dernier soulignant sans cesse le lien très étroit entre "développement économique et démocratie"...

Gudrun KRAMER, professeur d'études musulmanes à l'université de Bonn (ch. VIII, p. 277-312) titre sa contribution: "l'intégration des intégristes: étude comparative de l'Egypte, de la Jordanie et de la Tunisie". En Egypte, Moubarak multiplie les concessions dans une perspective morale et religieuse, mais réprime les mouvements politiques. L'Etat se présente alors comme le défenseur de l'union nationale des musulmans et des coptes, en préservant contre le terrorisme la véritable authenticité égyptienne. La position de la Tunisie est toute différente: la tendance islamiste multiplie les déclarations reconnaissant les valeurs du pluralisme et de la tolérance, de la liberté et de la démocratie... ces déclarations de bonne volonté furent ignorées du pouvoir qui préféra choisir la voie de la répression: "le mouvement islamiste est présenté comme l'ennemi le plus dangereux de la société civile et même civilisée" (p. 302).

Abdelbaki HERMASSI, sociologue, ambassadeur de Tunisie auprès de l'UNESCO (ch. IX, p. 313-334) étudie les changements socio-économiques dans chaque pays du Maghreb avec leurs implications politiques et leurs stratégies d'ouverture. D'après lui, si les gouvernements d'Afrique du Nord sont "prêts à mettre en œuvre dans une certaine mesure une libéralisation économique,... ils se montrent beaucoup plus lents et hésitants dès qu'il s'agit de procéder à une authentique transition démocratique" (p. 332).

Volker PERTHES, chercheur (ch. X, p. 335-371) prend la Syrie comme type de l'évolution de beaucoup de pays (Egypte, Irak, Tunisie, Jordanie) allant d'une orientation franchement socialiste, vers une libéralisation économique et un soutien de plus en plus grand au secteur privé.

Jean-François BAYARD, directeur de recherche au CNRS et professeur à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris (ch. XI, p. 373-395) étudie "les trajectoires de la république en Iran et en Turquie. Il conclut des différences entre ces deux pays que "l'Islam n'entretient aucune relation univoque avec la démocratie... l'Islam peut être un véhicule de la modernité sociale et politique", simplement, il l'est souvent "à son insu" et "sans le vouloir" (p. 394), comme l'écrivait Tocqueville des révolutionnaires.

Dans un dernier chapitre, Olivier ROY, chargé de recherche au CNRS (ch. XII, p. 397-412) montre qu'au Moyen-Orient, si les *'asabiyyât* traditionnelles ont été déstructurées par l'urbanisation, des *'asabiyyât* modernes recomposées sur un autre registre tendent à se retraditionnaliser par référence à une origine.

Faut-il conclure avec les questions de Ghassan SALAME dès l'introduction ? "Où sont les démocrates ?" (p. 7), "A quoi s'intéressent les intelligentsias du monde islamique ?", "souvent occupées à autre chose qu'à démocratiser..., prisonniers d'un choix stérile, débilitant, entre le maintien d'Etats dont ils sont issus et la restauration d'Etats dont ils ont infantilement embelli le souvenir" (p. 32). Faut-il vraiment craindre avec Salamé que les forces intellectuelles de la démocratisation soient encore davantage un espoir d'avenir qu'une réalité présente ? Ouvrage de questionnement plutôt que de constats sur l'articulation entre Etat et société, entre projet de démocratisation et situation socio-économique.

Janine GRENE

Dictionnaire de la Civilisation Phénicienne et Punique, Turnhout, Brépols, 1992, XXII et 502 p.

Ce dictionnaire de caractère scientifique et de haute vulgarisation a pour maître d'œuvre Edouard Lipinski: il en a signé la préface ainsi que bien des notices, sans compter le travail d'harmonisation rédactionnelle qu'il a coordonné avec une équipe, notamment pour ce qui concerne l'orthographe des toponymes et des noms propres. Les choix opérés dans ce domaine ont cependant laissé place à d'autres usages, d'où l'existence d'entrées à double orthographe ou à lettres mises entre parenthèses comme c'est le cas de *Mas(s)imissa*.

L'ouvrage de belle présentation comprend près de 1350 entrées présentées alphabétiquement. Toutes ne comportent pas de notices, car un bon nombre renvoie au mot retenu pour une notice: ainsi *Le Kef* renvoie à *Sicca Veneria*, tandis que *Bir Bou Rekba* renvoie à *Thimissut*; d'autres entrées plus rares renvoient à plusieurs notices, c'est le cas du mot *Economie* qui renvoie à 25 autres mots.

Les notices ont été rédigées par plus de quatre vingt spécialistes de la civilisation phénicienne et punique de la Méditerranée orientale et occidentale. Parmi ces rédacteurs, figure Jean Ferron qui fut, en son temps, directeur de ce qui est devenu le Musée National de Carthage. J. F. a rédigé, outre la notice *Boustrophédon*, les notices qui touchent à sa spécialité: *Sarcophages, Ossuaires, Eschatologie*. On regrette ici que des spécialistes tunisiens n'aient pas été associés à l'ouvrage, d'autant que leur nom, et particulièrement celui de M. Fantar, figure dans la bibliographie attachée aux notices.

Cette bibliographie s'est voulue restreinte par économie d'espace, accordant alors la préférence aux ouvrages ou articles récents, parce qu'ils contiennent la bibliographie antérieure. Le contenu propre de ce dictionnaire que l'on peut déjà approcher par la lecture des notices *Punique* et *Phénicie* représente un bon état des recherches acquises à la fin des années 1980. On sait gré aux auteurs de faire apparaître les données certaines et les hypothèses, de savoir signifier s'il s'agit d'une interprétation probable ou vraisemblable. De ce point de vue, les rédacteurs utilisent avec justesse le conditionnel.

Toutes les notices n'ont pas la même étendue; parfois il s'agit de brèves mentions qui n'ont, dans l'état actuel des connaissances, qu'un lien ténu avec la civilisation phénico-punique: c'est le cas, semble-t-il, de *Sbeitla* et de *Ain El-Asker*, pour ne citer que des lieux tunisiens.

Quant aux notices plus développées, elles portent sur les sites phéniciens et puniques connus par les sources historiques ou par les fouilles. Ces notices sont de différents ordres: il y a celles qui touchent à la toponymie et aux sites archéologiques. Dans cet ordre, la Tunisie est très bien représentée par des dizaines d'entrées, avec particulièrement des notices développées sur *Carthage*, le *Cap Bon*, *Hadrumète*, *Tunis*, *Utique*... Un autre ordre de notices toucherait à l'exploitation des résultats archéologiques avec les notes *Céramique, Coupes métalliques, Epigraphie, Rasoirs, Sanctuaires*... Un troisième ordre envisagerait les faits de civilisation proprement dits: *Alphabet* dont la genèse présentée p. 20-23 ne fait pas en tout l'unanimité des spécialistes, *Ecriture, Langue, Expansion phénicienne, Sacré*... Enfin, un dernier ordre de notices est consacré à la mémoire de savants qui se sont fait un nom dans la recherche sur la civilisation phénico-punique, c'est le cas du P. Delattre, fondateur de ce qui est maintenant le Musée National de Carthage.

Ce dictionnaire est richement illustré avec des reproductions judicieusement choisies, dont certaines viennent d'œuvres du Musée du Bardo ou du Musée de Carthage. Cet ouvrage, muni de cartes, plans, tableaux chronologiques, tables d'abréviations et de transcription linguistique, est destiné, sinon au chercheur, du moins à un public cultivé à qui il offre un solide volet touchant au patrimoine culturel méditerranéen et particulièrement tunisien.

Gérard DEMEERSEMAN

FONTAINE Jean, Histoire de la littérature tunisienne par les textes, Tome II, Du XIII siècle à l'indépendance, Tunis, Sahar, 1994, 214 p.

Le premier tome de cette histoire est paru en 1988 (voir *IBLA*, n°163, 1989/1, p.161-164) et l'on est heureux de la parution de ce tome II qui vient parfaire un parcours de la littérature tunisienne à travers les âges. L'idée de ce parcours était venue à l'A. en 1985, année d'une réinsertion à l'*IBLA* après un séjour au Machreq: il s'agissait alors de reprendre les fiches biobibliographiques accumulées au cours des années [voir son *Fihris târikhi li-l-mu'allafât al-tinusiyya*, Carthage, Bayt al-Hikma, 1986, 291 pages] pour les élaborer dans la forme qu'elles ont prise dans cette "histoire". Le tome ici présenté constitue la quatrième partie de ce parcours, les trois premières étant intitulées: "les origines" essentiellement berbères et puniques, "la Carthage latine" et "Kairouan" ou les débuts de la littérature arabo-musulmane. Cette quatrième partie nous amène à "Tunis" puisque tel en est le titre (p.7).

Ce tome II articulé en cinq chapitres dont le découpage apparaît basé à la fois sur la périodisation et sur une thématique au moins quant au titre. Chacun de ces chapitres trouve sa conclusion dans une liste des principaux auteurs consultés (p.53, 66, 84, 117 et 206). Le chapitre I (p.9-52) s'intitule "Première stabilité: XIII^e - XVI^e siècle", stabilité hafside qui dura deux siècles et demi. Après quelques pages consacrées aux genres littéraires mineurs, J.F. nous présente Ibn 'Arafa et ses disciples avant d'aborder les mystiques connus par leurs récits hagiographiques, puis les sa-

RECENSIONS

vants (médecine, philologie...). Place est ensuite faite aux historiens parmi lesquels Ibn Khaldoun (p.37-42) et auxquels succèdent les poètes. Ce chapitre s'achève par une évocation de la littérature populaire à l'aide d'une citation d'Ibn Khaldoun.

Avec le chapitre II "Les réfugiés : XVII^e siècle" (p.55-66) on aborde une période qui a connu des troubles politiques ainsi que la troisième vague d'immigrés andalous. Cela provoqua une "certaine éclipse culturelle" mais engendra également un pluralisme linguistique dans l'écriture : l'arabe (p.56-59), l'espagnol (p.60-63) et l'hébreu (p.63-65).

Le chapitre III (p.67-84) a pour titre : "Sous les Turcs : XVIII^e siècle". C'est au début de ce siècle que se met en place la dynastie husseinide qui favorisa l'enseignement. Après une brève mention de 'Alī al-Nourī pour les sciences religieuses, J.F. présente une dizaine d'auteurs qui se sont intéressés à l'histoire : chroniques, biographies...Après quoi place est donnée à la poésie dans laquelle une dizaine d'écrivains sont retenus.

Le XIX^e siècle est présenté dans le chapitre IV (p.85-117) qui a pour titre : "Les prémices d'un réveil". Cela laisse entendre une écriture qui prolonge celle du siècle précédent même si elle amorce un tournant. On retrouvera donc des auteurs de chroniques parmi lesquels Maqdīch dont on rectifiera le nom en Mahmūd (p.87). Un traitement particulier est réservé à Ibrāhīm Al-Riyāhī considéré comme "pré-réformiste" et à Al-Harā'irī déjà qualifié d'"aventurier de la plume". On trouvera ensuite quelques auteurs dont Ibn Abī-l-Dhiāf (p.93-97) englobés dans un "courant constitutionnaliste" parce qu'ils avaient le souci "de modernisation des structures politiques du pays" (p.93). La mention de quatre poètes vient clore ce chapitre qui est d'un réel intérêt.

Le grand chapitre de ce tome - par sa longueur et son contenu - est bien le dernier (p.119-206). Il a pour titre "L'occupation française : XX^e siècle", titre qu'il faut comprendre dans la logique du titre de ce second tome : "Du XIII^e siècle à l'indépendance". Ce chapitre a posé à l'A. des problèmes de rédaction, il les a résolus en choisissant "de classer les écrivains selon une chronologie relativement approximative et d'après une répartition entre essais plutôt intellectuels et créations littéraires. C'est un peu la quadrature du cercle et certaines parties de ce chapitre apparaîtront au lecteur comme un vaste catalogue" (p.121).

On ne peut rendre compte de la richesse documentaire d'un tel chapitre aussi on se contentera d'en signaler les grandes articulations par périodes : l'avant-guerre 14-18, les années vingt, les années trente et la pré-indépendance. Pour chacune de ces périodes on signale la "littérature intellectuelle", la poésie, la prose et si nécessaire le théâtre et la critique. Quelques noms sont traités avec plus d'ampleur : al-Tha'ālibī, al-Haddād (p.137-140), al-Chābbī "représentant authentique de la littérature tunisienne contemporaine" (p.154-158), al-Dou'ājī "le père de la nouvelle en Tunisie". Ce chapitre s'achève avec la présentation des textes en judéo-arabe, en hébreu et en français.

L'ouvrage est servi par plus de 80 textes choisis dont 30 % sont des traductions inédites de l'A. Ce choix qualitatif a dû certainement poser problème mais on peut remercier J.F. d'avoir cherché à proposer une variété de genres et de contenus ainsi que d'avoir proposé des traductions faites par quelques devanciers, on pense ici, entre autres, à Jean Magnin de l'IBLA.

A travers tout ce volume on sent la longue fréquentation et le patient travail de l'A. qui l'ont introduit à la littérature tunisienne afin de la connaître pour y communier et pour la faire connaître et apprécier. Comme le premier tome, le second s'apparente au genre "manuel" servi par un style clair et concis. A ce titre, il sera utile à quiconque s'intéresse au patrimoine culturel tunisien notamment à sa littérature. La consultation en est facilitée par des index, l'un pour les écrivains et l'autre pour les personnages cités. Certains noms cités ne figurent pas dans ce dernier; c'est le cas de Jean Quéméneur, ancien de l'IBLA, mentionné p. 189. Ce détail de sélection n'empêchera pas d'entrer de plain pied, grâce à ce volume, dans la littérature tunisienne.

G. D.

GONTARD Marc, *Le Moi étrange. Littérature marocaine de langue française*, Paris, L'Harmattan, 1993, 220 p.

Après avoir consacré en 1981, et chez le même éditeur, un premier essai à la littérature marocaine de langue française des années 70 - nous en avons rendu compte ici même (IBLA, n° 149, 1982-1, p.178-179) - Marc Gontard se propose de se pencher à présent sur la production de la décennie suivante, "après la cassure profonde...où l'on a vu s'effondrer l'une après l'autre les certitudes sur lesquelles s'était élaborée l'idée même de modernité" (p.7). Pour ce faire, il recueille en huit chapitres d'inégale importance des études monographiques ou synthétiques inédites ou déjà publiées en revues.

En introduction, M.G. constate qu'"après la violente demande d'être qui caractérise les années 70, on assiste à présent dans la plupart des textes marocains à un glissement vers une problématique plus personnelle du Moi", de sorte que l'écriture marocaine serait, selon lui, dorénavant "travaillée par cette figure fondamentale d'un Moi étrange, ambivalent, pluriel, et bien souvent indéchiffrable". C'est donc en quête de cette figure qu'il se lance dans ces pages, "avec cet espoir sans doute un peu vain de voir se dessiner...quelque chose qui puisse ressembler à l'être marocain bilingue saisi dans le mouvement même de l'écriture" (p.8).

Chez Tahar Ben Jelloun, l'A. met en évidence - mais cela n'avait-il pas été fait avant lui ? - le récit du récit dans *L'enfant de sable* : métaphore du récit, exhibition de sa fonction communicatrice, dénonciation de l'illusion réaliste. L'intertexte borgésien, qu'il analyse aux pp. 23-25, a lui aussi donné lieu à une thèse récente...Plus originale est donc l'étude suivante qui vise à faire de *La nuit sacrée* un "roman de l'étrangeté...qui pose de manière remarquable le problème de l'être" dont l'unité ne peut, comme dans *La prière de l'absent*, être découverte que dans un au-delà de l'existence dont le récit se veut quête mystérieuse.

L'étude de *Mémorial* - recueil de poésie de Mohammed Kheir-Eddine que l'A. trouve particulièrement illustrateur au regard de l'évolution qu'il se propose d'étudier - montre pourtant les limites de cette entreprise : par delà l'interruption dans l'écriture, l'imaginaire du texte, méticuleusement inventorié aux pp. 76-78, ne renvoie-t-il pas à peu près exactement à celui des oeuvres précédentes, analysées par Gontard dans *Violence du texte* ? Si bien que l'A., sans même s'en rendre compte, re-

RECENSIONS

prend pour caractériser l'écriture de ce recueil la formule-titre de son premier essai ! Où est l'évolution ?

Par la suite, M.G. tente de définir les caractéristiques narratives de ce qu'il appelle "le récit tangérois". A partir du mythe d'un paradis cosmopolite, établi par une pléiade d'écrivains étrangers à la ville - qu'il s'efforce de relever, avec néanmoins un oubli de taille : Joseph Kessel - mais qu'il n'analyse pas autrement qu'à travers deux citations, il s'attache à débusquer un "envers du mythe chez les écrivains tangérois". Cette démonstration, intéressante au demeurant, n'aurait-elle pas été plus convaincante si l'auteur avait au préalable analysé plus longuement la production antérieure que nous avons nous-mêmes évoquée dans *Les Cahiers de la Méditerranée* (n°38; juin 1989) et, à propos de *La chute de Tanger* dans notre chronique "Littérature maghrébine des Français" de *L'Annuaire de l'Afrique du Nord*, 1984 ?

Paradoxalement - Tanger n'ayant jamais constitué pour cet écrivain l'espace d'un quelconque énoncé, pas davantage le lieu de l'énonciation - mais en fin de compte assez judicieusement, c'est en Abdellak Selhrane; auquel il consacre quelques pages parfois sévères (151-155), que M.G. découvre "le romancier marocain de langue française dont la pratique s'apparente le plus au récit tangérois", tel qu'il vient de le définir.

Mais c'est dans le chapitre suivant : "Le Moi judéo-maghrébin", largement repris d'une étude parue il y a plusieurs années dans *Peuples méditerranéens* (n° 30, janv-mars 1985) que ces limites apparaissent le plus nettement : d'abord parce que la perspective strictement marocaine des chapitres précédents est ici abandonnée au profit d'une comparaison à l'échelle maghrébine (un auteur juif de chacun des trois pays), dont on perçoit mal la pertinence dans l'ensemble de la démonstration. Mais surtout, est-il concevable que le problème d'une identité judéo-maghrébine soit aujourd'hui posée comme il y a quinze ans, sans la moindre référence à tout ce qui a été écrit depuis ? Plaidons pour notre paroisse : il nous est personnellement difficile de voir nos positions jugées d'après un ouvrage datant de 1981, alors que nous avons écrit depuis lors cinq ou six ouvrages sur le sujet (aucun n'est cité par l'A. ni dans ce chapitre; ni même dans sa bibliographie in fine).

Autres bévues, pourtant relevées en leur temps (voir notre *Littérature judéo-maghrébine d'expression française* p. 263) non corrigées depuis l'article original : Sadia Lévy est obstinément considéré comme...une femme (p.160) et Lorand Gaspar, poète d'origine hongroise vivant en Tunisie, ne saurait pour cette raison être comptabilisé parmi les auteurs judéo-tunisiens ! Nous avons déjà, dans le compte rendu consacré à *Violence du texte* fustigé cette propension qu'ont certains chercheurs à reprendre sans cesse des textes déjà publiés. A fortiori lorsque cette reprise conduit à répéter les mêmes erreurs, sans souci de correction.

Si bien que, de bévues de ce genre en approximations, cet essai - qui se voulait, comme nous l'avons noté, témoin d'une sensible évolution - piétine de façon peu convaincante et débouche en fin de compte sur une conclusion trop rapide, d'où disparaissent certains des arguments ou des analyses précédentes (plus aucune mention, notamment, du chapitre sur "Le Moi judéo-maghrébin") - preuve, sans doute, du peu de pertinence de la démarche entreprise en ces pages, ou plus probablement de l'incohérence du montage choisi..

Guy DUGAS

GONZALEZ Valérie : *Emaux d'al-Andalus et du Maghreb* (Préface de Marthe Bernus-Taylor), La Calade, Edisud, 1994, 268 p. ill.

Ce livre, "le seul du genre actuellement" (Préf. p.11) se présente comme un tryptique: le premier volet (p.17-70) s'intéresse à l'étude purement technique de la fabrication de l'émail au cours de l'histoire, et décrit "le formidable parcours, dans le temps et dans l'espace, de l'Orient où il fut inventé jusqu'en Occident, de l'Antiquité jusqu'au Moyen Age". Le deuxième volet (p.71-175) suit le "destin de l'émail en terre d'islam, en Andalus et en Europe musulmane, au cours des sept ou huit siècles d'une tradition qui a pris fin avec l'expulsion des Morisques en 1610". Nous parcourons ainsi "l'histoire de la civilisation hispano-mauresque à travers l'un de ses produits artistiques". Mais la tradition musulmane de l'émaillerie ne se perdra pas avec la Reconquista, elle sera continuée par les artistes chrétiens dans l'Espagne reconquise, et elle se continuera au XVIIe et surtout à partir du XVIIIe siècles, au Maghreb, d'abord dans les villes puis dans les campagnes où elle se maria avec les traditions locales pour s'épanouir en Grande Kabylie et au Sahel tunisien. Et ce sera le troisième volet du tryptique (p.176-236). "Un tel itinéraire ne pouvait qu'engendrer une production aussi riche que diversifiée" (Intr. gén. p.16). C'est cette richesse et cette diversification qui se déploie tout au long de ces pages.

On aura remarqué l'importance donnée à la deuxième partie, importance qui justifie le titre donné à tout l'ouvrage: "Emaux d'al-Andalus...". Un coup d'œil aux dernières pages donnera une idée de la vaste érudition de l'auteur et de l'ampleur de ses recherches et de sa documentation. Les Toponymes couvrent plus de deux pages, de même que les Anthroponymes, et la table des illustrations s'étend sur 197 numéros. Dans le cours du texte, chaque objet, ainsi répertorié, localisé et attribué, est minutieusement décrit, splendides reproductions à l'appui, tant dans ses caractéristiques générales que dans les particularités de sa fabrication et de son décor. L'A. souligne également, lorsque l'occasion s'en présente, les influences subies et les points de ressemblance avec des objets ou décors similaires, parfois éloignés dans le temps ou l'espace. Il en ressort un enchevêtrement de courants pour lesquels, par exemple, les qualificatifs de "chrétien" ou de "musulman" sont plus une connotation d'origine que de style ou, a fortiori, de religion.

On nous permettra de relever, dans la troisième partie, la mention faite de "la transplantation de l'émaillerie à Moknine et à Jerba" (p.218), qui tient son origine d'une population exilée d'Espagne, entre le XVe et le XVIIe siècles, et qui, après diverses vicissitudes, dues en particulier à l'invasion espagnole de 1530, se fixa à Moknine et, probablement, se réfugia jusqu'à Jerba. L'émaillerie tunisienne se trouve ainsi être le dernier rameau d'une longue arborescence, qui comporte "l'art byzantin, l'art barbare, l'art médiéval chrétien et l'art hispano-musulman primitif...l'art grenadin et maurisque apparaissant chronologiquement comme le dernier maillon de cette chaîne d'influence" (p.220)

A la très longue bibliographie (p.244-254) on pourra ajouter l'ouvrage, paru récemment, de Teresa Pérez Higuera : *Objetos e Imágenes de Al-Andalus*, Barcelona et Madrid, Lunweg Editores S.A., 1994, 189p. mentionné ci-dessous.

Ch. M.

al-HAMMAMI al-Tâhir : *Harakat al-Tali'a al-Adabiyya fi Tânus 1968-1972*, Tunis, Sahar/Kulliyat al-Adâb Mannûba, 1994, 283 p.

D'un regard sociologique porté sur la littérature écrite en langue arabe, l'auteur traite du mouvement de l'Avant-garde littéraire qui s'est développé en Tunisie de décembre 1968 à la fin de l'été 1972. La naissance du mouvement fait l'objet du chapitre 1° (p. 11-22). Les circonstances internes sont le socialisme destourien et le début de la collectivisation, ainsi que l'apparition de la nouvelle gauche, les débuts de la rébellion littéraire avec la revue *al-Tajdid*. Les circonstances extérieures consistent dans la défaite arabe de 1967, l'insurrection des étudiants en mai 68 et la révolution culturelle en Chine, enfin le mouvement *Galerie 68* en Egypte (prolongé par la revue *Souffles* au Maroc) et le nouveau roman français. Le deuxième chapitre (p. 25-106) contient le corpus étudié, soit une liste de 14 livres, accompagnée d'une autre de 613 textes écrits par 44 auteurs. On constate que la poésie se taille la part du lion (ce qui n'est pas étonnant dans un contexte arabe), et que la plupart des textes ont été publiés par le supplément culturel du quotidien *al-Amal* et dans la revue mensuelle *al-Fikr*. En revanche, le journal *al-Sabah* est complètement absent de cette liste.

Dans le 3ème ch. (p. 109-159), l'auteur aborde les concepts véhiculés par le mouvement. Ce dernier est à la recherche d'une littérature tunisienne pure (*samimi*), par l'expérimentation (*tajrib*) d'une littérature totale, dans un souci de sortir de l'habituel (*tali'a*). Le mouvement (et non pas l'école) est mu par une conscience collective d'étudiants de 25 ans de la Faculté des Lettres de Tunis. Se voulant ni oriental, ni occidental, il prône une authenticité tunisienne, en insistant sur la place de la forme comme expression du réel vécu. Par un dépassement du contenu traditionnel, la littérature se veut davantage production, sans frontières entre les genres, dans laquelle le lecteur est partie prenante, à la gloire de la langue vivante. La "nouvelle" est un microcosme social. La poésie est une démarche contestataire exigeant la liberté, où le poète refuse la forme classique (*amûd*) et se base sur la musique en utilisant les paradigmes (*tafila*) de la vie, mieux accordés à son rythme. Le théâtre n'est plus un temple de l'oubli, mais un effort populaire (choix du chant collectif) pour relire le patrimoine. La critique, tunisienne, prend le seul texte à témoin de son exigence de militantisme. On passe ainsi de l'écriture à la création (*ibda'*). Le narrateur fait partie des matériaux dont a besoin le pays pour sa construction. Il raconte qu'il raconte et c'est cela sa prise de position. La poésie peut devenir manifeste de propagande ou de réfutation. Le théâtre est un art pluriel dans lequel l'auteur se déclare.

Le chapitre 4 est celui de la fin du mouvement (p.162-173), manifesté par l'autocritique de ses membres vis-à-vis des insuffisances du structuralisme, l'échec populaire de sa production, l'impasse de l'utilisation du dialecte et la prépondérance de l'universalisme sur la tunisianité. Divers facteurs y ont contribué : disparition des tribunes de publication, départ des étudiants à l'intérieur de la République, option capitaliste du régime, création de l'officiuse Union des Ecrivains Tunisiens, divisions internes pour la prééminence dans le mouvement. Celui-ci a été jugé par les autres dans 117 articles (dont un tiers d'opposants) publiés dans 28 organes différents. Les principaux reproches sont : tendance anti-religieuse, régionalisme,

défaitisme, absence de réelle nouveauté, révolte plus que révolution, bâtardise. Les défenseurs soulignent la légitimité de la démarche. Enfin l'Avant-Garde s'est jugée elle-même dans une cinquantaine d'articles publiés sur une durée de douze ans. Elle attribue l'interruption du mouvement à l'individualisme, aux insuffisances doctrinales, aux difficultés d'édition, à la marginalité et au populisme, au manque de connaissance scientifique du réel.

Vient l'étape de l'évaluation (p: 228-267). Le mouvement littéraire d'Avant-Garde à Tunis apporte-t-il à la théorie esthétique, à la pratique de la création et à la spécificité du contenu ? Comme expression culturelle, son appartenance à la mouvance de la revue *al-Fikr* l'a fait insister sur l'authenticité plus que sur la langue, dans une recherche tunisienne tiers-mondiste. Dans sa théorie esthétique il n'a pas accepté de reconnaître ses sources traduites de l'occident ou calquées de l'orient. Comme expression sociale, le mouvement est le reflet de la petite bourgeoisie, coincée entre possédants et prolétaires, participant au pouvoir idéologique, sans pouvoir taire son angoisse. Comme expression littéraire, sa description formaliste est une conséquence de l'absence de direction précise. Son point faible est la définition de la tunisianité. Le mouvement pêche par une absence de vue dialectique entre pouvoir et gauche, entre impérialisme occidental et tradition pré-islamique (on note un certain mépris du patrimoine), entre arabité et régionalisme. Dans sa pratique de la critique, il s'est contenté de la forme prosaïque et de la musique poétique; dans celle de la "nouvelle", il consacre sa dépendance du surréalisme; dans celle de la poésie, il se montre prisonnier de la tradition malgré sa volonté de renouveau.

En conclusion, ayant cerné le corpus, analysé la production et précisé les sources, l'auteur estime que l'Avant-Garde littéraire en Tunisie 1968-72 a posé les vraies questions, même s'il n'a pas pu y donner toutes les réponses. De cet ouvrage, on retiendra le souci d'objectivité (bien que l'auteur fût partie prenante du mouvement), la clarté de l'exposé (loin du jargon habituel de la critique actuelle) et le caractère exhaustif de sa documentation. Ce travail universitaire aurait pu, me semble-t-il, se passer d'un certain nombre de tableaux et de listes. Ils rendront cependant service à ceux qui voudront entreprendre une analyse de contenu de la production analysée dans sa globalité par l'auteur.

Jean FONTAINE

L'individu au Maghreb, Tunis, Editions TS, 1993, 257 p.

Le Maghreb politique est marqué actuellement par des tentatives de démocratisation. Mais comment "démocratiser" des systèmes politiques monopartisans, sans qu'il y ait droit pour chacun de critiquer, de ne pas accepter l'idéologie ou la foi dominante, et sans que l'individu puisse s'affirmer comme responsable, et donc libre? "On ne peut développer la réflexion sur les droits de l'homme, les libertés, la société civile", sans une interrogation sur l'individu, sa réalité, son émergence réelle.

C'est sur ce sujet de l'émergence de l'individu au Maghreb que des intellectuels se sont réunis à Bayt al-Hikma-Carthage, du 31 octobre au 2 novembre 1991. Pendant trois jours, les participants y ont étudié ce problème autour de cinq thèmes: 1) théories de l'individu; 2) individu et religion; 3) individu et collectivité; 4) individu et différence; 5) individu et pouvoir.

L'individu existe-t-il au Maghreb ou est-ce une catégorie de l'Occident dont se serait emparé le Maghreb? Dans sa préface (XI-XX), Mohamed ARKOUN est sévère et pessimiste: "Question importée", dit-il. Jamais l'Etat-Nation-Parti n'a favorisé l'émergence d'une société civile où l'individu-citoyen aurait commencé à faire l'apprentissage de l'autonomie responsable! Certes l'individu-citoyen cherche à émerger, mais il ne trouve aucun appui solide ni dans la société, ni dans la culture arabo-islamique. Cette Préface est remarquable quant à l'étude des conditions d'une société moderne dans laquelle pourrait se situer véritablement un "individu" autonome par rapport à son milieu.

LUC FERRY (I, 7-14) pose dès le départ un certain nombre de problèmes avec force. La notion d'individualisme apparaît, dit-il, en 1826, mais elle prend racine dans la Révolution Française (héritière de la philosophie des Lumières). Pour les révolutionnaires, la loi ne peut s'enraciner dans un univers théologico-politique, où le religieux prétend être la source du droit. Ils veulent fabriquer eux-mêmes, "par leur volonté et par leur raison, la source de la loi". Donc dans cet héritage de la Révolution, l'individu est représenté comme ayant une valeur en lui-même, indépendamment de son appartenance communautaire. La question est donc posée: l'individu a-t-il valeur en soi, et l'individualisme est-il un progrès avec son émancipation à l'égard du religieux, ou bien cette émancipation est-elle un déclin, et l'individu ne doit-il exister qu'à titre de membre d'une communauté? En fait, c'est un débat culturel de première importance entre tradition et modernité.

Le sujet du 2ème thème "Individu et religion" est capital à la fois pour la réflexion et la pratique. A la différence des Européens, dit ENNAYFAR (II, 65-72), qui "ont pu dépasser la référentialité religieuse", "les Arabes, eux, voient dans la religion en général, et l'Islam en particulier, la première et unique source de référence symbolique et éducationnelle". D'où l'importance théorique des textes fondateurs: "L'individu" n'y a pas de place, mais "l'âme" est valeur suprême. "Elle porte le fardeau du libre choix et le poids de la liberté", elle est "responsable". Elle est donc "agent déterminant dans la dynamique de l'histoire" et permet en particulier de "franchir le seuil de la tribu et du clan".

Les "Islamistes progressistes" que nous fait rencontrer Slah BEN ABID (73-78) voudraient parvenir à un humanisme quasi moderne à partir de "l'idée de l'unicité de l'homme qui devient le pendant de l'unicité de Dieu"... Il semble, d'après ces textes, que les penseurs arabes, en opposition radicale avec la pensée occidentale, soient contraints de justifier l'individualisme par la religion.

Mais le contexte arabe n'est pas que religieux, il est "patriarcal". Cette étude du système patriarcal au Maghreb par Susan WALTZ (III, 107-121) est pertinente et passionnante. Dans ce système, rappelle-t-elle, les membres ne sont pas des personnes, mais des rôles. L'identité de base se forme à partir des rôles familiaux, largement déterminés par le sexe de l'individu. L'autonomie de l'individu ne peut exister sans menacer le système tout entier; elle doit donc être inhibée. Mais le système est justement en pleine mutation: le "salaire" du mode capitaliste de production, le travail des femmes, sans parler de la scolarisation, rongent complètement tous les comportements qui étaient restés identiques pendant des siècles. Le progrès n'est pas évident pour tous, car ces changements ont produit une confusion au niveau de

l'identité personnelle. Le mouvement islamiste serait entre autre une tentative pour ancrer une identité devenue trop floue, dans un passé quelque peu mythique

Mais le patriarcat, malgré l'apparence, n'est pas mort. Fawzi MELIAH (137-144) montre que la figure du père domine encore le champ politique. Son intervention est un essai de psychanalyse un peu rapide et inattendu du politique au Maghreb et ailleurs. Cette psychanalyse, Hachmi DHAOU (145-158) la continue et montre le conflit intérieur chez beaucoup de maghrébins, fonctionnant d'une part sur le registre traditionnel, et d'autre part sur le registre de la modernité. Conflit existant bien sûr sur un plan macroscopique dans la société maghrébine. Il reste que, dans ce contexte, d'après l'auteur, un homme libre et indépendant trouve difficilement sa place.

Une des caractéristiques de cet ouvrage, c'est que presque chaque auteur repose le problème de l'émergence de l'individu tel qu'il se présente de son point de vue. C'est le cas de Mota SAFADI (IV, 161-196): il est selon lui bien difficile de penser l'individu, car toujours on le situe dans un universel: l'individu tribal, l'individu féodal, l'individu bourgeois etc... ou dans sa culture: l'individu africain, l'occidental etc... Et la langue a inventé le nom propre qui dit tout et ne dit rien sur l'individu ainsi nommé. Il n'y a qu'une seule voie pour rencontrer l'individuel, c'est la rencontre elle-même. L'individu arabe, comme finalement tout individu, ne peut être défini. Il émerge dans une époque géo-politique où disparaît la prétention de définir ce qui n'est pas susceptible de l'être. Dans le même sens, je crois, Fathi TRIKI (197-203) démontre que l'individu maghrébin est tiraillé entre une dynamique d'intégration et une autre d'autonomie subjective.

Il y a une autonomie de fait, dit Jean-Noël FERRIE (205-514), dès qu'il y a possibilité de s'accorder des licences de comportement sans craindre autrui: c'est la complexification de la société comportant une juxtaposition d'une variété de modes de vie. L'individu ne se conforme plus à un système normatif, mais négocie son autonomie entre des systèmes concurrents, voire contraires. Aussi l'individu au Maghreb revendique-t-il une reconnaissance en droit de sa souveraineté dans la conduite de sa vie personnelle. Il retrouve ainsi le propos original, mais beaucoup plus tragique et inquiétant de Khélil ZAMITI (III, 123-135): Il part d'une réalité concrète, celle du monde de la forêt du Nord-Ouest de la Tunisie ou de la montagne du Centre-Ouest. L'individu surgit dans la lutte pour sa survie, et forcément dans un comportement marginal, clandestin et contre la loi. Mais c'est cette clandestinité qui lui donne sa seule possibilité d'exister!

Le 5ème thème essaie de porter sur la relation entre pouvoir et individu. Il nous laisse sur notre faim, malgré les interventions très intéressantes de Fanny COLONNA: "La notion du je chez les nationalistes algériens" (217-233), Mohammed KERROU: "Le Zaïm comme individu unique" (235-248) et Ilhem MARZOUKI: "De l'individu à l'acteur social" (249-257).

Colloque riche et parfois très éclairant. Beaucoup de questions sont posées et reposées souvent de façon très pertinente. Parfois elles ne le sont pas ou peu. Le Comité d'Organisation le dit dans sa Présentation (1-4): "Que couvre la notion d'individu: la personne, l'âme, la personnalité islamique de base, le sujet libre et autonome, ou encore une zone frontalière à la lisière de toutes ces notions?" Mais voilà ouvert un "champ de savoir nouveau au Maghreb", tellement nouveau peut-être que

RECENSIONS

certain intervenants n'ont pu qu'effleurer le sujet, profitant de lui pour poser souvent de manière très intéressante ce qui leur tient à cœur.

L'éditeur a été négligent. Son sommaire (normalement V-VI) ne comporte aucune pagination des différents articles. Comment le lecteur peut-il s'y retrouver? D'autre part, toujours dans ce sommaire, la liste annoncée des participants n'existe nulle part. L'édition est un métier!

Janine GRENIE

LOVICONI Alain et Dalila : *Les faïences de Tunisie. Qallaline & Nabeul. La Calade-Aix-en-Provence* : Edisud, Paris : Institut du Monde Arabe et Tunis : Cérès Editions, 1994, 142p.

Ce livre illustre, c'est le cas de le dire, et avec brio, la place de choix que tient la Tunisie dans un art qui a traversé les siècles. Ce n'est pas ici le lieu de rappeler les splendeurs de la céramique perse, d'un côté, andalouse de l'autre, ou encore italienne, dont la production tunisienne est héritière d'une façon ou d'une autre. Il nous suffira de mentionner les carreaux de faïence à reflets métalliques du mihrab de la Grande Mosquée de Kairouan, et, bien plus tard, l'apport des "morisques" expulsés d'Espagne.

Il s'agit ici d'une période beaucoup plus proche dans le temps et assez limitée dans la durée: à partir du XVII^e siècle jusqu'à nos jours, avec la renaissance et l'éclosion du XIX^e et du début du XX^e siècles.

On soulignera d'abord, dans cet ouvrage, la qualité des photos, (dues à Salah Belfitah) magnifiquement reproduites en pleine page, entremêlées d'aquarelles (dues à Alain Loviconi) qui permettent d'apprécier la richesse et les particularités des différents motifs caractéristiques des diverses époques, des ateliers et décorateurs. Quelques croquis en noir et blanc précisent les formes des objets et les contours des motifs et symboles qui les décorent.

Après une longue préface de Mme Jeanne Mouliérac, de l'Institut du Monde Arabe de Paris, et une introduction donnant quelques repères historiques, le livre s'ouvre sur la description d'un *hallab* qui a la particularité de n'être décoré que sur une seule face. L'autre a reçu copie de la Sourate 112, d'une dédicace à Sidi Mahrez, patron de la ville de Tunis, et d'une invocation en faveur de "ceux qui boiront dans ce *hallab*". L'intérieur du col est aussi gratifié d'une inscription avec le nom du donateur de cet ex-voto.

Forts de cette entrée en matière, nous abordons la production dite Qallaline du nom du quartier des potiers et faïenciers, situé entre Bab el-Bahr et Bab Souïqa, en une période couvrant l'époque turque de 1574 à 1705 et celle de la dynastie husseinite de 1705 à 1900 environ. Les techniques décoratives sont décrites avec soin ainsi que les différentes formes de vases caractéristiques de cette époque: *assili...soukriya bou zouz...dagra...lampes de mosquée appelées ménara...mahbès...* etc. Au XIX^e siècle, les Qallaline abandonnent l'émail bleu cendré pour donner la préférence aux jaune et brun et aux fleurs, lions ou oiseaux stylisés.

Au début du XX^e siècle, Nabeul reprend le flambeau de la poterie artistique en profitant des traditions existant sur place. L'histoire de la poterie tunisienne se confond désormais avec celle de quelques grandes familles de potiers: Louis Tissier

et sa femme Lucienne, installés à Nabeul dès 1898, les Kharraz, Hassan et son fils Gacem, les frères jumeaux Hassan et Hocine Abderrazak qui travaillaient pour l'atelier De Verclos, la famille Ben Sedrine qui donnera plusieurs générations de tourneurs et décorateurs, la famille Majdoub et enfin la famille de Jacob Chemla à laquelle l'auteur consacre de longues pages tandis que le texte est agrémenté de reproductions des œuvres des uns et des autres avec leurs caractéristiques et leurs signatures.

L'inventaire des "Faïences de Tunisie" ne serait pas complet s'il n'était fait mention des carreaux de céramique émaillée, carreaux de revêtement ou de panneaux, répertoriés tout au long de vingt pages de reproductions où les couleurs passent du jaune et brun aux bleus de toutes nuances, dans des décors géométriques ou floraux, au motif principal répété à l'infini par l'assemblage de quatre carreaux.

Nous avons dans cet ouvrage une véritable "anthologie des œuvres maîtresses de Qallaline et Nabeul durant la période ottomane jusqu'au XX^e siècle" (Pref.:J. Mouliérac). Ces œuvres sont nées grâce à la rencontre d'influences variées, rencontre favorisée par la situation de la Tunisie "au carrefour de l'espace méditerranéen". Avec Mme Mouliérac on félicitera les auteurs de leur "façon très particulière, à la fois curieuse et tendre, de regarder ensemble les gens et les choses". Ils nous offrent "une véritable invitation au voyage et à la découverte d'une histoire à la fois riche et variée" (p.8). Qu'ils en soient remerciés ainsi que l'imprimeur et les éditeurs pour la qualité de cet ouvrage, nourriture pour l'esprit et régal pour les yeux.

Ch. M.

PEREZ HIGUERA Teresa : *Objetos e imagines de al-Andalus, Madrid, Agencia Espanola de Cooperacion Internacional, Lunwerg Editores S.A., 1994, 189 p., ill.*

Un regard trop rapide sur le titre de cet ouvrage et sur sa table des matières pourrait faire illusion. Il s'agit en effet de bien autre chose que la description d'objets ou d'images, légués par la communauté hispano-arabe entre le VIII^e et le XV^e siècle, telle que pourrait la faire un catalogue de musée ou d'exposition. Dans la plupart des cas, le texte dépasse ici, et de beaucoup, l'objet présenté.

Après une introduction portant sur "les manufactures artistiques" (p.15-32), trois chapitres sont consacrés à l'usage et à la fonction sociale des objets répertoriés, en tant que "manifestation du pouvoir" (p.35-100), à l'armée : "armes et techniques de combat" (p.101-134) ou à la maison dans les "scènes de la vie quotidienne" (p.135-169). Les deux derniers titres soulignent bien ce que nous notions en commençant, mais l'on peut dire que cette tendance se retrouve dans tout l'ouvrage.

Dans l'introduction, en effet, l'A. fait remarquer qu'il n'est guère possible, au Moyen-Age, de distinguer entre "Art" et "Artisanat". En beaucoup de cas, les mêmes techniques étaient employées aussi bien pour les objets de luxe que pour ceux d'usage quotidien et "les objets de luxe destinés au souverain et à sa cour servent bientôt de modèles pour une fabrication destinée au commerce". C'est ainsi que l'introduction de matériaux inconnus jusqu'alors, comme le coton ou la soie, et d'instruments nouveaux, comme le métier à tisser à pédalier, enrichit la production locale

RECENSIONS

tout en étant, en même temps signe d'influences ayant leur origine jusque dans la lointaine Perse. C'est en particulier le cas de la céramique à reflet métallique dont il faut rechercher la source à travers l'Égypte, jusqu'en Iraq ou en Perse

D'autre part, ce que l'on sait de la vie à la cour est suggéré et illustré par des objets retrouvés ou représentés. Ainsi "les costumes, inspirés de la cour de Bagdad, supposant l'instauration d'un cérémonial accompagnant les apparitions solennelles du souverain". Trône, baldaquin, sceptre, épée d'apparat, rideaux et courtines sont les marques de ces influences à travers l'espace et le temps sur la vie sociale et les productions locales.

De même, à l'exemple de Bagdad, des ateliers royaux verront le jour où seront produits les tissus marqués au nom du souverain régnant (*Tiraz*) et ornés d'emblèmes royaux : "aigles aux ailes déployés...paons royaux... lions et griffons affrontés de part et d'autre de l'arbre de vie" selon l'imagerie de la cosmologie sunérienne. Cette efflorescence andalouse d'un art aux origines orientales sera brusquement interrompue par l'avènement des Almohades qui "imposeront rigorisme et austérité jusque dans le milieu qui entoure le souverain".

Les représentations imagées sont aussi source de renseignements sur les armes et les stratégies employées dans les heurts entre une cavalerie lourde -chrétienne- armée en particulier d'arbalètes, et une cavalerie légère -musulmane- utilisant l'arc d'origine asiatique. De même l'on retrouve les étriers, utilisés en Andalus sous l'émir Mohamed I, mais déjà connus en Orient musulman sous les Omeyyades, au début du VIII^e siècle et qui provenaient soit des populations des steppes asiatiques, soit de l'empire byzantin qui les aurait reçus de la Chine. On pourrait s'arrêter aussi aux casques ou aux boucliers, ces derniers d'origine berbère, faits en peau d'antilope, comme on en trouve encore chez les Touareg du Sahara.

Les bijoux et coffrets de marquetterie sont connus par les trésors enterrés ou les miniatures. Colliers, boucles d'oreille, bracelets, vases à parfum de verre, bronze ou argent, boîtes ou pyxides d'ivoire sculpté sont aussi les manifestations de coutumes "d'origine orientale, avec l'usage des déodorants, crèmes épilatoires, pâtes dentifrices et substances aromatiques, introduits à Cordoue sous l'influence de Zyriab, légat de la cour de Bagdad, en 848". On pourrait y ajouter le "henné" pour teindre barbe et cheveux et le "kohl" pour les yeux...ce qui rapproche singulièrement cette époque de la nôtre !

Il en est de même pour les pièces de mobilier et les ustensiles domestiques : rideaux, tapisseries ornant les murs, vaisselle de table aux reflets métalliques qui apparaît au XII^e siècle. Il nous suffira de mentionner "les jarres pour l'eau, aux dessins prophylactiques : étoiles à 6 ou 8 pointes, inscriptions propitiatoires, "mains de Fatma" etc...pour préserver l'eau des esprits malins" ou gargourlettes non vernissées pour en garder la fraîcheur.

L'on ne peut que remercier l'A. de nous avoir tracé ainsi un vaste panorama de la civilisation andalouse et de son rayonnement, à travers ses "objets et images", avec les influences reçues, souvent lointaines. La qualité des illustrations vient corroborer la richesse du texte.

... Est-ce intentionnel que la reproduction de la page 70-71 soit à l'envers? La "Basmallah" s'y déroule en effet de gauche à droite!

Ch. M.